

Chère Catherine,  
Chère Claude,

La projection de votre magnifique film « Adieu la Côte », en avant-première, pour les anciens du foyer, il y a quelques jours à « Mon Ciné », m'a laissé sous le choc d'une émotion si forte et tellement partagée que les mots, à la fin de la projection pour en témoigner me manquaient, j'aurais tellement voulu vous dire MERCI, vous dire combien, j'admirais l'intelligence du montage, la qualité des transitions, le choix des séquences. La sensibilité générale dont témoigne tout ce film. Deux ans d'un travail de compilation de rencontres de recherches, avec la complicité laborieuse, exigeante et dévouée de Roger Poletto dont cette réalisation témoigne, une fois encore, de son gout de la perfection, du sérieux qu'il met à toutes ses entreprises et, votre film en étant la plus belle illustration, de son désir de « transmettre ».

C'est vrai que l'histoire du foyer est une histoire extraordinaire, méconnue, hors dutemps, l'histoire d'un monde carcéral qui durant 42 ans a hébergé plus de 3000 gosses, de la maternelle jusqu'à l'âge adulte (c'était 21 ans, lorsque je suis né !), coupés du monde extérieurs, coupés de tout amour, de toute tendresse, aux prises avec l'injustice et parfois la méchanceté voire la violence ou la perversité de quelques adultes de tristes mémoires. Sur un plan personnel, autant lors de la projection qu'à l'occasion des prises de paroles qui l'ont suivie, je ne pouvais éloigner mes pensées de la mémoire de mes parents, j'en dis deux mots, même si l'objet de ce courrier est ailleurs et même si ce sont des redites. Ma mère institutrice à l'école maternelle et mon père dirigeant la classe du certificat d'études faisaient partie de ces générations d'enseignants pour qui leur métier et le besoin de transmettre sous-jacent était un sacerdoce et toute mon enfance fut marquée par cet état d'esprit. Au Foyer, combien d'élèves en difficulté scolaire ou au contraire brillants dans leur potentiel ais-je vu le soir, à la maison, après l'école ou le dimanche pour des leçons personnelles. Combien de fois, durant les vacances ais-je vu, à une époque où aucune assistance matérielle n'existait, hormis les livres scolaires, mes parents occupés à la préparation de la prochaine rentrée. A la vision de votre film me revenait aussi en mémoire, ces autres vacances où mes parents s'inscrivaient à leurs frais aux formations toutes nouvelles de l'école Montessori, puis Freinet, discutaient des tests Binet Simon et d'une école où l'enfant n'était plus l'objet d'un bourrage de crâne mais un petit être qu'il fallait prendre avec sa propre personnalité pour l'accompagner vers l'effort d'apprendre et de réfléchir. Comme nous sommes loin des préoccupations du foyer... Toute sa vie, l'honneur de mon père ce fut d'avoir, contre vents et marée obtenu l'autorisation d'inscrire, avec succès, des orphelins au concours national « des bourses » leur ouvrant la porte à des études secondaires. C'était, avant le foyer de la Côte, dans les années 1925 à 1929 où, jeune instituteur il occupait le poste de sous-directeur à l'orphelinat de Voiron, juste avant le transfert, à l'initiative du sénateur Perrier, des 70 enfants qu'il hébergeait vers le foyer départemental de la Côte Saint André, et leur regroupement avec ces centaines d'enfants arrivant des fermes de l'Oisans. Combien de fois ais-je entendu mes parents, des années plus tard, et même au temps de leur retraite dire « Notre plus grand bonheur, au cours de notre vie professionnelle, ce fut de savoir que des enfants du foyer nous avaient suivi à l'école normale ».

C'est dans cet état d'esprit que mon père indigné par ce qui se passait au foyer avec certains individus de triste mémoire était intervenu auprès des responsables, hélas sans une écoute bienveillante tant l'époque était dure et sans résultat positif. La suite nous entrainerait dans le dédale et la complexité des sentiments humains. La jalousie en fit partie. Dans l'esprit de modestie qui fut toujours celui de ma famille, la légion d'honneur attribuée à mon père, bien des années plus tard et les multiples témoignages d'estime que j'ai retrouvé dans ses archives ont permis d'oublier des épisodes douloureux dont il ne parlait jamais.

Parmi les déflexions auxquelles le film amenait mes pensées, venait aussi le fait qu'il est difficile pour des personnes vivant à une époque, de porter un jugement objectif sur une autre période du passé. L'accélération de la vie à laquelle nous sommes confrontés et la mondialisation des événements ajoutent encore à cette vérité de tous les temps.

Pour rester dans le contexte du film, j'ai vécu, de ma naissance en 1934, jusqu'à l'âge de 12 ans au foyer. Mes souvenirs, comme je l'ai raconté portent sur une époque très particulière, celle de la guerre.

Même si le foyer ne fut l'objet d'aucun bombardement tout le quotidien en fut bouleversé. Le souvenir de mes parents se cachant pour écouter la radio de Londres sur un petit poste à ondes courtes bricolé par un ami garagiste et radio amateur m'est toujours resté. Après l'écoute il fallait aussi camoufler soigneusement ce matériel interdit. A 91 ans, je revois, comme si cela venait de se passer, ma mère venant nous chercher, ma sœur et moi dans la pièce où nous dormions, pour dire au revoir à mon père qui partait à la guerre. Je le voyais chaque jour quitter la maison, en blouse grise, comme tant d'instituteurs à l'époque. Ce jour-là il était en tenue militaire de sous-officier (il avait, durant son service millitaire, suivi la formation de l'école d'Administration de Vincennes), un habit très strict que je n'avais jamais vu. J'avais 5 ans, l'image est toujours présente. Bien d'autres, plus brutales sont venues s'ajouter et l'horreur de la guerre ne devait plus me quitter. Ma remarque précédente sur la difficulté de porter un jugement objectif sur les faits du passé, s'accompagne d'une autre pensée, elle est liée à l'évolution des mentalités, en particulier en ce qui concerne les relations adultes / enfants. Ce point a été souligné par plusieurs anciens. Les enfants du foyer n'avaient accès à aucune information, le monde des adultes leur était strictement inaccessible. Le monde, au sens le plus large, celui qui nous est tellement habituel, à travers nos téléphones, téléviseurs, voire ordinateurs n'existait pas. Le grand mur du fond des cours de récréation marquait la frontière infranchissable qui coupait le foyer de tout ce qui l'entourait. Ensuite s'étendait à perte de vue la plaine de bièvre, ses interminables routes droites, promenoirs des pélerinages du dimanche et ses immense champs où les enfants du Foyer

--	--	--

passaient de longues journées à ramasser les cailloux que l'ère glaciaire avait généreusement distribués pour les mettre en tas sur le bord des champs ou, le temps venu, à ramasser les doryphores dans les champs de pommes de terre, en compagnie des personnels d'encadrement. Un autre « détail ! » aggravait encore cette marginalisation, ce monde et sa vie en vase clos était essentiellement celui des hommes, instituteurs, contremaitres d'atelier ou de la ferme, moniteur de gymnastique ou surveillants. Un peu de chaleur et d'humanité venait parfois des lingères et le bonheur d'accéder à la lingerie faisait bien des envieux ! Une dernière pensée sur laquelle j'aurais voulu m'exprimer, (je vous ai dit combien l'émotion m'avait paralysé), portait sur l'action des apprentis d'Auteuil, celle qu'ils mènent au travers de leurs multiples établissements, et plus spécifiquement, pour ce que j'en connais, à la Côte Saint André. J'avais souligné, lors de mon interview, l'admiration que je portais à l'état d'esprit du fondateur qui conduit leurs gestes d'aujourd'hui, leur respect des enfants, et le journal de l'association que je reçois en témoigne. J'imagine combien mes parents seraient heureux de cette évolution, tellement dans le droit fil de leurs pensées. Alors un merci de plus pour avoir terminé votre témoignage sur ces belles réalisations. Quel bonheur et quel choc, après les images d'hier, après le souvenir du foyer que j'avais visité, délabrés, aux alentours de 1972, après que mai 68 et la révolte eu conduit à l'abandon des lieux, de voir ces mêmes bâtiments transcendés, animés par un esprit aussi positif et aussi respectueux du devenir des enfants.

Chère Catherine, Chère Claude, je me suis beaucoup égaré dans le désordre de mes pensées. Tout ce que vous montrez tranche dans le vif d'un passé qui fut le nôtre, même si le mien fut sans comparaison avec celui de mes compagnons. Peut-être accepterez-vous de m'excuser, votre film m'a touché au cœur, comme tant de ceux qui étaient autour de moi.

L'essentiel de mon courrier était de vous adresser le témoignage de ma profonde considération et mes remerciements pour la qualité de votre film, je formule aussi, très sincèrement, le vœu que la diffusion de votre travail reçoive une écoute la plus large possible auprès des salles échappant encore aux grands circuits de distribution. Encore une fois Merci,  
Permettez-moi de vous redire mon estime et ma profonde sympathie.  
Bernard